

An abstract painting with a rich, textured surface. The composition is dominated by vibrant, saturated colors: deep reds and oranges in the upper left, bright yellows and blues in the center, and lush greens and purples in the lower half. A prominent feature is a large, circular, white, swirling shape in the upper left quadrant, resembling a stylized sun or a dreamlike form. The brushstrokes are visible and expressive, creating a sense of movement and depth. The overall effect is one of intense energy and emotional resonance.

QUATRE HISTOIRES
ÉCRITES PAR ROFEH

Rêvons avant de dormir

Rêvons avant de dormir

QUATRE HISTOIRES ÉCRITES PAR ROFEH



À la jeune génération,
Capucine, Lou, Louise, Alma
Mes quatre princesses
Et bien sûr Margot, Julien et Roman

Papou



Le magicien

Fernand possède un don. Il est magicien.

Il peut quand il le veut extraire de la poche de son veston des foulards de soie de toutes les couleurs, de la poche de son pantalon des colombes et des pigeons en quantité illimitée, de son chapeau des petits lapins blancs.

Fernand a reçu ce don d'une fée quand il était encore un tout petit garçon. Déjà à l'école il s'était fait remarqué. Pendant la récréation il amusait ses petits camarades en faisant voler dans la salle de classe des colombes blanches qu'il faisait sortir de ses poches et courir des petits lapins qu'il sortait de son chapeau. Ainsi il n'eut pas trop le temps d'étudier l'orthographe, les tables de multiplication.

Devenu grand Fernand se rendit dans un magasin à la ville, s'acheta un costume de scène noir, un chapeau haut de forme et des chaussures vernies.

**Tous les jours à quatre heures trente
il se présente à la sortie de l'école communale
de son quartier et juché sur une caisse en bois
commence son numéro.**

Pour planter le décor il commence par faire sortir de ses poches une multitude de foulards en soie multicolores, ces foulards aussitôt libérés dansent autour de lui et lui servent de nuage. C'est alors qu'il appelle les colombes blanches qui sortent sans bruit de ses poches. Une puis deux puis trois puis ... beaucoup. Les colombes, très élégantes voltigent parmi les foulards bariolés. Alors Fernand ôte son chapeau. Un lapin deux lapins, beaucoup de lapins en sortent et vont se placer aux pieds de Fernand comme pour l'entourer. Au sol les lapins dansent en ronde, en l'air les colombes tourbillonnent autour de Fernand parmi les beaux foulards. Ce spectacle était très beau et les enfants tout autour sont émerveillés. Au bout d'un moment Fernand sort gravement un sifflet de sa poche, siffle avec détermination. Colombes, lapins et foulards reprennent leur place dans les poches ou le chapeau de leur maître.

Fernand salue :

— Maintenant les enfants il faut rentrer chez vous, goûter et faire vos devoirs..

Les enfants défilent alors devant Fernand pour le remercier et glissent une petite pièce dans son chapeau. Les sous récoltés permettent à Fernand d'aller au marché et acheter de quoi nourrir sa petite femme chérie et sa jolie fille Marie.

Tous les soirs c'est la même histoire : Marie supplie son papa de lui apprendre à faire apparaître foulards, colombes et lapins elle se heurte à la même réponse de son papa chéri :

— C'est un don que j'ai reçu quand j'étais petit, je ne me souviens même plus quel âge j'avais à l'époque, il me semble qu'une fée s'est penchée sur mon berceau, m'a fait un bisous et m'a dit
"Fernand tu seras magicien mais évite de t'enrhumer car le jour où tu t'enrhumeras tu perdras définitivement ce don"

Or à force d'aller dehors par tous les temps pour amuser les enfants des écoles Fernand finit un jour par s'enrhumer et même plus que ça puisqu'il dut rester au lit pendant trois jours. Sans travail pas d'argent sans argent rien à manger pour Marie et pour sa maman !

Marie décida qu'elle allait remplacer son papa. Elle enfila le costume trop grand du magicien, le grand chapeau haut de forme lui cachait les yeux, les chaussures vernies à ses pieds ressemblaient à des bateaux.

Marie fit quelque chose de très vilain : elle se rendit à la boutique ainsi déguisée et emporta discrètement des mouchoirs, des cravates, des foulards et même des serviettes de table sans payer bien sûr, de même elle s'arrêta à la ferme et mis dans ses poches des poussins, des cannetons, des lapereaux.

A quatre heures et demie lorsque les enfants sortirent de l'école ils furent très contents de retrouver leur magicien sur sa caisse de bois et lui firent la fête.

Elle commença son numéro mais problème : les foulards mouchoirs et cravates multicolores refusaient de tenir en l'air et tombaient

après un court moment, quant aux poussins, lapereaux, cannetons ils étaient bien contents de s'éparpiller, courir partout, voler partout dans la salle de classe, sous le bureau de la maîtresse, à la cantine... Les enfants hurlaient de rire, criaient encore encore !!! bravo !!! Applaudissaient à tout rompre.

Ce soir Marie rentra à la maison avec encore plus de sous que d'habitude ce qui permit à sa famille de faire un très bon repas. Ce matin Fernand se sent bien il est rétabli ;
— Marie dit-il d'une voix ferme et déterminée, ta place est à l'école, pas dans mon costume !
— Oui Papa.

Fernand remit son costume, son chapeau, ses chaussures et à quatre heures et demie pile monta sur sa caisse de bois pour commencer son spectacle. Il avait beau appeler les colombes et les lapins rien ne sortait de ses poches ni de son chapeau. Les enfants lui firent une ovation croyant qu'il allait inventer un nouveau truc !

Fernand très malheureux essaye et réessaye, il fait les gestes délicatement, porte sa main à sa poche fait semblant de sortir une colombe, la met dans le creux de sa main, souffle pour qu'elle s'envole, montre sa main vide, les enfants applaudissent, avec ses dix doigts il fait des mouvements dans tous les sens et les enfants voient des foulards mouchoirs et cravates multicolores, les gestes de Fernand sont précis et généreux.

Il offre rien mais il offre son cœur et son amour à ses petits gamins, les enfants acceptent avec joie, l'applaudissent et lui donnent plein de pièces.

Le soir Fernand rentre chez lui heureux et souriant, il dîne, se couche et s'endort. Au milieu de la nuit, la fée revient et sans le réveiller lui rend le don qu'il avait perdu à cause de son méchant rhume.

Depuis Fernand porte toujours un bonnet pour ne plus être malade, parfois la nuit, les lapins de son bonnet sortent pour une petite promenade mais reviennent sagement avant le lever du jour.







Deux bouteilles

Alors que dans notre beau Vexin ce mois de février, on se chauffe au soleil, à New York il fait froid. New York l'hiver il vente et ça caille, quand la neige s'y met c'est le blizzard !

C'est le blizzard et deux bouteilles vides, NI-COCA et NI-COLA, sont malmenées par le vent, se cognent chaque fois qu'elles essayent de se redresser, tombent, se relèvent, se dandinent comme deux vieilles babouchkas, tombent, essayent encore.

Ce n'est pas tant le froid qui les gêne, elles vivent d'habitude dans les frigos, c'est le vent d'hiver new-yorkais. Elles manquent de se fracasser l'une contre l'autre chaque fois qu'elles tombent ou qu'elles se heurtent.

Elles naviguent au gré du vent, longent les avenues interminables de ce New York encore confiné.

Arrivées à Central Park elles sont exténuées et finissent par trouver un abri sous un banc.

Elles choisissent de passer la nuit à se raconter leur vie.

En commun elles ont le liquide qu'elles ont contenu, ce liquide pétillant qu'on sert sur un lit de glaçons, chacune a roulé sa bosse ou sa panse, dans des quartiers opposés de la grosse pomme.

NI-COCA a fait carrière dans les bars et restaurants des quartiers chics de la ville, dans des frigos propres entre pots de yaourt bien rangés et bouteilles de Champagne prestigieux. La nuit, à la fermeture du frigo, la lumière s'éteint et les Bifidus des yaourts défilent au rythme de la musique des bulles du Champagne et du Coca-Cola, un vrai feu d'artifice ! La soirée se poursuit jusqu'au petit matin quand les employés blancs viennent prendre leur petit noir. Alors tout le monde se précipite pour regagner sa place dans la cacophonie la plus totale. Avec souvent des erreurs. Des Bifidus rentrent dans la bouteille de Champagne, les bulles de Coca se risquent dans les canettes de bière. Alors tout le monde râle jusqu'à ce que le barman vienne mettre un peu de discipline dans tout ça en en faisant des cocktails.

NI-COLA a fait plutôt carrière chez les pauvres : dans le quartier d'Harlem.

NI-COLA a vécu entre des chiens chauds (hot dog) et des pains de glace. Sur les charrettes de marchands de sandwich à la sauvette le jour et dans les bars de nuit. La bouteille NI-COLA est toujours enrhumée malgré les torchons qu'elle chipe au serveur et dont elle se sert d'écharpe.

Dans la journée les chiens-chauds circulent, les pains de glace fondent de plaisir et NI-COLA attend.

Le soir NI-COLA est installée au milieu du bar, on lui plante six pailles dans le goulot, une pour chacun des musiciens qui vont ce soir faire le bœuf. Clarinette, saxo, banjo, piano, contrebasse, batterie. Le concert de jazz commence, ça swing, NI-COLA est ravie, le public applaudit. Entre chaque set les musiciens viennent se recharger de courage et s'abreuvent à NI-COLA.

À la fin de la soirée on remet NI-COLA, chien chauds, pain de glace au frigo et les chamailleries commencent. Chien chaud a trop froid, NI-COLA trop chaud, seul pain de glace est à l'aise.

Pendant que les deux bouteilles égrènent leurs aventures sous le banc du parc, Bone le clochard essaye de dormir sur le banc, emmitouflé dans son manteau, entouré de cartons, son chariot fraîchement "emprunté" au supermarché du coin contient ses objets personnels : une vieille casserole sans manche qui lui sert de verre, assiette, gamelle du chien, miroir quand il la retourne et la nettoie, des morceaux de couvertures, des vieux journaux, une vieille casquette de policier new-yorkais. Ce caddie est enchaîné au banc sur lequel BONE dort pour que personne ne le lui vole. Avec lui sous les cartons son fidèle compagnon, le chien Bark veille sur lui. Au petit matin le vent new-yorkais tombe enfin, NI-COCA et NI-COLA s'empressent de le ramasser et l'enferment sous le banc.

Le vacarme créé par les deux bouteilles réveille Bone, celui-ci ouvre les yeux, décongèle son cerveau et fait le tour de son domaine. Il remarque les deux bouteilles.

— Chic alors, je vais récupérer la consigne et avec les sous me payer un hot-dog pour midi.

Bone met donc les deux bouteilles vides dans ses poches et récupère quelques cents de consigne au kiosque du coin pour son festin de midi.

Au kiosque du coin, les deux bouteilles sont flanquées dans une caisse de bouteilles vides et acheminées vers l'usine où les bouteilles seront nettoyées, remplies du précieux liquide et acheminées vers des bars, des restaurants, des hôtels, etc. pour y être stockées en attendant d'être vidées par de clients divers et variés.

C'est ainsi que NI-COCA et NI-COLA se retrouvent dans un état du sud des États-Unis, dans une usine, cul par-dessus tête à sécher avant d'être à nouveau remplies de liquide pétillant.

Les bouteilles sont remplies, étiquetées, encapsulées, mises en caisse et sont chargées dans des camions, certaines resteront aux USA, d'autres prendront le train l'avion ou le bateau pour des destinations mystérieuses.

C'est ainsi que NI-COCA et NI-COLA se retrouvent au port de New York prêtes à être embarquées sur un cargo pour traverser l'Atlantique vers l'Europe.

Depuis des générations les deux bouteilles sont new-yorkaises, elles côtoient plein d'autres collègues devenues amies. Elles sont secouées par le roulis et excitées à l'idée de voyager à l'étranger. En même temps elles appréhendent l'inconnu. Elles ne comprennent ni le français ni l'allemand ni l'espagnol ni l'italien et que dire du hollandais ou du lituanien...Elles ont leurs vieilles habitudes et se mélangent volontiers avec glace, whisky, à la limite rhum mais quid

du mélange COCA-vin rouge ? ou COCA-lait de vache ou jus de tomates ? De plus elles ne connaissent pas la qualité du confort des caves européennes.

L'avantage dans cette affaire c'est qu'elles sont ensemble, emballées dans une même caisse pour théoriquement, la même destination. Le voyage en bateau, en cale, est très inconfortable. Nos deux bouteilles sont secouées comme des fétus de paille, les bulles de gaz enfermées manifestent pour leur libération.

Après une semaine de navigation, le bateau accoste dans le port du Havre en France, les bouteilles sont déchargées, rechargées sans ménagement dans un train à grande vitesse en partance pour Paris. Pas le temps d'être dépaysées, les deux bouteilles se retrouvent dans une cave, dans un palace parisien. A côté d'un Jéroboam de Champagne.

Elles se sentent un peu petites de part et d'autre du Jéroboam. Imaginez : bouteille de Coca-Cola un quart de litre, Jéroboam trois litres soit douze fois plus grande !

L'histoire aussi est un peu plus compliquée pour Jéroboam. N'est pas roi d'Israël qui veut !

À la mort du roi Salomon, dixième siècle avant notre ère, son fils Roboam doit lui succéder. Roboam plus sévère et moins sage que son père et surtout moins aimé se fait doubler par Jéroboam. Le royaume se scinde en deux : le Royaume d'Israël avec Jéroboam comme roi et le royaume de Judas Roboam à sa tête. Jéroboam décide de délaisser la capitale Jérusalem et installe des temples sur tout le territoire et renoue avec l'idolâtrie et le polythéisme.

À l'époque les cruches et les bouteilles étaient de volume modeste et le roi Jéroboam imagina, à sa gloire une méga-bouteille, le "Jéroboam" pour y conserver le vin de palme produit localement. Pour ce faire il convoqua ses plus grands maîtres-verriers et leur demanda ni plus ni moins de lui souffler une méga bouteille capable de contenir la récolte de vins de palme d'un an, pas moins ! Ainsi fut fait, on appela la bouteille du nom du roi Jéroboam. Ce modèle de bouteille servit durant tout le règne de Jéroboam, c'était sa fierté, il adorait servir à ses hôtes de marque du vin de palme bien frais issu de cette bouteille. Toutes les têtes couronnées la lui enviaient.

Le royaume d'Israël comme le royaume de Judas furent détruits, ses habitants, les juifs, connurent l'exil un peu partout autour de la Méditerranée, en Europe, en Asie, l'Amérique n'avait pas encore été découverte.

Lors de leur exil les juifs emportèrent la Thora et le Jéroboam. C'est ainsi qu'au onzième siècle on retrouve la trace du Jéroboam chez Rachi, rabbin, grammairien, viticulteur à Troyes en Champagne. Il était naturel que les meilleures cuvées de ce précieux breuvage vieillissent dans ces prestigieuses bouteilles.

On retrouve la trace du Jéroboam lors du sacre de Napoléon en 1804 et encore une fois lors du sacre de la reine Elisabeth II en 1953. Depuis le Jéroboam de Champagne se trouve en vente dans les plus prestigieux établissements et chez les meilleurs cavistes.

Revenons à nos deux bouteilles de COCA, elles s'ennuient dans cet univers snobe et sans fantaisie, de plus dans ce grand palace parisien qui en veut ???

Elles décident de tenter le tout pour le tout. Cette nuit elles se cassent. Le soir venu, elles sont fin prêtes, chaussures aux pieds, baluchon sur la panse, prêtes au départ. Encore faut-il qu'un barman ouvre la porte du frigo pour en sortir une bouteille.

Entre le thé et l'apéro la porte s'ouvre pour laisser sortir une bouteille d'eau pétillante, nos deux comparses profitent pour faire le mur. Seules dans les rues de Paris ce n'est pas facile, elles manquent à tout bout de champs à se faire fracasser par des passants ou des voitures. Tant bien que mal elles arrivent au pont de l'Alma et décident de plonger dans la Seine pour se rafraîchir.

Dans la Seine elles sont emportées par le courant jusqu'à Honfleur et c'est la liberté de l'océan.

La traversée en sens inverse se fait au gré des courants, au bout de 45 jours les deux bouteilles qui ne se sont jamais quittées se retrouvent échouées sur la côte est des États Unis.

Elles reprennent leur chemin vers New-York, Central Park sous le banc du clochard Bone.

C'est là qu'elles se sentent le mieux !



Pinceau

Marc Chagall début du vingtième siècle environ.
Entre l'académie des beaux-arts de Vitebsk, ville natale de Marc Chagall en Biélorussie où il négocie le poids des valeurs, l'épaisseur de la toile, la nature des pinceaux et la Yéchiva (école rabbinique) où il se débat avec des discussions sans fin sur l'origine des couleurs des fruits et légumes et des oiseaux.

En cachette toutes les nuits il file à l'atelier situé au grenier de la maison de ses parents et peint. Une maison sous la neige, un toit rouge, un chemin, une forêt, une rivière et par-dessus le ciel, bleu ou gris selon la saison, parfois un soleil ou la lune. Des dizaines de toiles s'entassent dans l'atelier. L'atelier devient petit, la maison devient petite, Vitebsk devient petite, la Biélorussie devient petite. Marc Chagall devient grand. Il a soif de grande ville et de lumière. Paris l'accueille, les copains lui font une place.

Il peut peindre de jour, tous les jours quand il veut.

Marc Chagall peint son village, l'église, la place, le ciel, surtout le ciel de son village plein de plein de choses.

Marc Chagall peint du matin au soir et ne pose ses pinceaux qu'à la tombée de la nuit non sans les avoir bien nettoyés et rangés.

Ne croyez surtout pas que la nuit ça chôme dans l'atelier : il s'y passe plein de choses, des poètes déclament des vers à leur muse, on se réunit, on discute, on se dispute, on boit, on joue aux cartes, on fait de la musique, on se rencontre, on s'aime.

Une nuit vers deux heures du matin alors que tout le monde est parti, la lune est pleine et les chats sont perchés.

On entend alors un bruit dans l'atelier de Marc Chagall : un pinceau, le plus grand, le plus long, le plus gros, secoue ses poils et s'ébouriffe.

Il trempe sa tête dans la mer d'encre que Chagall a peint ce matin même et écrit sur les murs :

— Assez, assez de me tremper n'importe où, assez de me faire tracer n'importe quoi, n'importe quelle forme, n'importe quelle couleur même si je ne l'aime pas. Assez des bains de térébenthine, assez de me poser cul par-dessus tête, assez de me mépriser ! Si ça continue je retourne sur la hure du sanglier duquel on m'a extrait et tant mieux pour les poux.

À deux pas de là sur le chevalet, une toile, en pure lin, toute blanche. Posée depuis des jours, elle commence à ressentir des crampes toujours dans la même position comme le modèle, du reste. Elle non plus n'est pas contente.

— On me tend sur un châssis, on me pose là, on me barbouille n'importe comment, sans me demander mon avis, on trace sur moi des paysages, des femmes des hommes, des gosses, des animaux etcetera et pour finir on m'accroche sur le mur d'une galerie puis je pars avec le premier venu qui m'achète comme si j'étais une esclave ou une prostituée. On m'accroche ensuite sur un mur pour l'éternité et je suis obligée de me montrer au grand jour, éblouie par des projecteurs, devant des individus que je ne connais pas, qu'on appelle les critiques. Ces malotrus parlent de moi, disent n'importe quoi en me tournant le dos, un verre à la main. Ce n'est pas l'idée que je me fais de l'avenir.

Au coin de la pièce, gros fracas côté couleurs : le pot de blanc titane vient de faire un croche-pied au pot de noir d'ébène après un esclandre : le pot de blanc a osé se répandre et éclairer l'atelier alors que tout le monde dormait et que l'ébène tentait de baratiner la tulipe noire dans l'obscurité.

C'est du côté couleur que la contestation est la plus vive. Le rouge coco ne s'entend pas avec le blanc royal, le vert de gris ne peut pas souffrir les verts espoir et réciproquement et que dire des bleus de l'OM contre les jaunes canaris de Nantes ?

C'est la vraie révolution, chacune des couleurs essaye de supplanter l'autre et finalement c'est le blanc suivi de l'arc en ciel qui sortent vainqueurs dans cette mêlée.

Il est tard et plus personne ne dort dans l'atelier.

On décide la trêve générale, on se pose et Pinceau prend la parole :
— Je propose de profiter des quelques heures d'obscurité pour qu'ensemble nous exécutions un chef-d'œuvre. Un tableau qui tranche avec la monotonie lac-maisons-forêt-ciel. Un paysage où tout le monde est libre où rien n'est imposé où chacun choisit sa place. Un paysage qui accepte sans discrimination toutes les couleurs, tout le monde occupera la place qu'il veut, chacun prendra la forme qu'il veut .

— Chouette idée ! Peindre quoi ?

— Tout.

Ça s'agite, ça s'affaire, ça dérape, ça s'affole.

**Résultat : une maison, un toit jaune,
un violoniste vert, un ciel blanc, une chèvre
et son chevrier, un couple de jeunes époux
en spoutnik, des poissons bizarres croisent
la lune, les étoiles et le soleil.**

La tour Eiffel apparait pointe en bas, toutes les antennes qu'elle contient continuent à émettre comme elles le peuvent mais les émissions de radio commencent par la fin et les personnages à la télé sont tête en bas pieds en l'air comme des œuvres de Baselitz.

La musique est joyeuse, des acrobates bariolés se taquinent précédés d'enfants en guenilles faisant procession. Tout cela converge vers je ne sais où. L'aube finit par arriver,

— Fini de rigoler, déclare Pinceau, on range tout !

Pots de couleur refermés, pinceau propre et shampooiné, toile immobile sur le chevalet.

Marc Chagall arrive à l'atelier. Il a faim, il a soif, il a mal dormi dans sa mansarde pas chauffée, toute la nuit il rêvé de Vitebsk et d'opéra. Difficile de commencer une journée de travail dans ces conditions ! Il fait demi-tour et sort retrouver les copains au bistro du coin. On a beau dire, pinceaux, toiles et couleurs aiment Marc Chagall et quand il ne les taquine pas il leur manque cruellement. Ceci est bien connu : une œuvre d'art c'est un artiste, de la matière et du rêve.

Alors Marc Chagall rêve, toujours le même rêve : Vitebsk-Paris, un tourbillon de couleurs, la tour Eiffel, l'arc de triomphe, le toit de l'opéra de Paris avec ses ruches, deux amoureux sous le dais nuptial, la chèvre et son laitier, le violon sur un toit, un cortège de tambours, flûtes et harpes, des compositeurs planqués dans tous les coins... Pendant ce temps Dame toile s'est endormie, pinceaux, couleurs décident de prendre l'air et d'explorer Paris. Direction l'Opéra. À cette heure-ci on ne chante plus, les équipes s'affairent à nettoyer la salle, mettre en place les décors pour préparer le spectacle du soir.

**Seul endroit pour se planquer : le plafond.
Pinceaux, couleurs escaladent les colonnades
de l'opéra et atteignent le sommet.**

Pas facile de peindre la tête en bas sans perdre la tête, pas facile de peindre le plafond sans en mettre partout sur les sièges en bas. On s'applique, ça prend du temps mais on y arrive. Le soir on range, on nettoie, vite on s'en va, les premiers spectateurs arrivent.

La fête commence, au programme un ballet : *l'Oiseau de feu* de Stravinski, le spectacle est grandiose. Dans la loge des officiels, le Ministre de la Culture est transporté, par la musique, les danseurs et... le plafond fraîchement repeint.

Au petit matin Marc Chagall arrive à l'atelier encore plus fatigué, il ne sait pas ce qui s'est passé la nuit dernière et le jour précédent, il est épuisé, épuisé d'avoir rêvé : il a rêvé d'amoureux recouverts de voiles colorés qui ont défilé toute la nuit au son des chants et de la fanfare entre Vitebsk sa ville natale et Paris. Il a rêvé et entendu toutes les musiques, tous les airs de son enfance, toutes les compositions des classiques et des contemporains joués par des humains et des animaux fantastiques avec des instruments conçus spécialement pour ces animaux, il a la tête et les yeux pleins de musique et de couleurs, ses mains sont toutes tâchées de peinture comme s'il avait passé sa nuit à peindre.

Avant de se mettre au travail Marc Chagall ouvre son courrier, des factures comme d'habitude, des lettres de collectionneurs, d'admirateurs, de galeristes, des lettres d'insultes de grincheux qui ne comprennent rien à sa peinture et une lettre du Ministre de la Culture :

Cher Marc Chagall,

Votre travail sur le plafond de l'Opéra de Paris est classé premier au concours ouvert pour la décoration du plafond de l'opéra Garnier. Le plafond de l'Opéra Garnier c'est désormais CHAGALL. Félicitations.

Signé :

Monsieur le Ministre de la Culture

Que s'est-il passé ? Dans la nuit les rêves de Chagall ont enfin rencontré pinceaux, plafond et couleurs.





Voiture

En ce jour de quel mois ni de quel année, quelle marque, dans le monde, je crois, tous s'affolent dans l'usine de montage de voitures électriques, automatiques, autoguidées, autonomes, révolutionnaires.

Un exemplaire non encore fini s'est échappé de l'usine.

Un châssis, des roues, un moteur et c'est tout : pas encore de siège ni de volant ni de toit, pas de peinture ni couleur ni phares et encore moins de fanion de la marque. Comble du comble, le guidage automatique a été débranché, aucun moyen radio ni informatique ne fonctionne pas même la musique.

Dans l'usine c'est un remue-ménage, on cherche partout cette voiture à peine commencée, tout le monde s'inquiète à commencer par le directeur de l'usine.

La voiture a quitté sa chaîne de montage, comme ça, sans crier gare, sans doute une envie de liberté soudaine, sans doute marre d'être

sur une chaîne de montage, sans doute marre de voir tous les jours la tête des ouvriers déprimés, des contremaîtres qui aboient et des patrons puant le cigare qui s'en mettent plein les poches.

Tout le monde cherche, tout le monde court dans tous les sens, tout le monde fouille : le véhicule a disparu et demeure introuvable.

Pendant ce temps dans un très joli coin de France, tel un bateau ivre la voiture sans toit ni quoi ? roule sur le bitume, en silence, seul de temps en temps un poème très court, très beau rompt le silence, il parle de fleurs, d'oiseaux... C'est notre voiture évadée.

A priori personne à bord, qui la conduit ? Certainement un Esprit, un bon pas un mauvais esprit (un *Blisch*) qui fige les grimaces sur le visage des enfants, un Esprit gentil et malin. Ces esprits sont en fait des robots conçus par les dernières avancées technologiques. Ils sont capables de conduire une voiture sans faire d'accident, en respectant les limitations de vitesse, et conduire les passagers à la bonne adresse. Ils sont aussi capables de faire encore d'autres choses que les humains font habituellement. Certains sont même dotés de la faculté de prendre des décisions, d'autres sont animés de bons sentiments, savent faire des farces ...

La voiture roule comme ça à l'air libre au soleil pour recharger le moteur, elle n'a besoin de rien d'autre que de la clef des champs. La route défile, la voiture avance, l'Esprit admire, sent, écoute, goûte. Au bout de la campagne un petit village pour commencer, la vitesse se fait plus discrète pour ne pas risquer d'accident, c'est joli

un village avec sa place de la mairie, son école, son bistro et les villageois endimanchés qui sortent prendre le soleil en ces premiers jours de printemps. La voiture joue au touriste, elle s'arrête, elle découvre, elle admire, personne n'y prête attention.

Un village c'est petit et on en a vite fait le tour, direction la grand-route, direction la grande ville.

Sur l'autoroute ça va vite il faut redoubler d'attention, on y fait des rencontres étonnantes, d'abord d'autres voitures rutilantes avec capot, volant et chauffeur, des camions énormes et bruyants, des motos insolentes qui vous doublent comme ça sans permission. Aux péages notre voiture colle derrière un camion et se faufile sans payer. En ville la circulation est difficile, il y a des bouchons et des feux tricolores. Notre voiture avance lentement et prudemment. Les feux c'est facile : au rouge on s'arrête, au vert on redémarre, à l'orange on ralentit. Aux carrefours, les piétons traversent sans même faire attention à cette voiture débraillée qui roule seule comme un automate.

La ville c'est autrement plus intéressant : la voiture s'attarde pour admirer les monuments, les vitrines des magasins, les voitures derrière s'énervent, klaxonnent mais notre voiture ne perd ni son sang froid ni sa sérénité. Le soir tombe, les feux de la ville s'allument, les vitrines s'éclairent, les cafés et restaurants offrent leurs tables à leurs clients, les cinémas, théâtres s'animent, c'est la fête. Problème notre voiture n'a pas de phares ni toit : elle ne peut plus circuler en sécurité. Elle dénicher une place libre et s'installe pour passer la nuit. Elle repartira demain dès les premiers rayons de soleil.

**Cocorico en ville ça se dit pimpom-pimpom
et voilà la ville qui s'éveille avec tous ces gens
pressés, les gens qui courent, les enfants vers
l'école, les adultes au travail ou au bistro, vélos,
trotinettes, taxis, autobus tout essoufflés,
c'est la course à celui qui arrive le premier peu
importe où.**

La ville c'est aussi la guerre entre voitures et agents verbalisateurs, parcmètres et autres véhicules d'enlèvement. C'est ce qui risque d'arriver à notre voiture qui bien sûr n'a pas d'argent pour payer le parcmètre. Un premier PV, un deuxième que l'agent ne sait pas où poser car point de pare-brise sur cette voiture, les grands moyens, l'enlèvement à la fourrière. Un véhicule de remorquage s'approche mais c'est oublier l'esprit qui anime notre châssis roulant. La voiture quitte son stationnement et laisse derrière elle les remorqueurs stupéfaits qui manquent d'avaler leur chapeau de surprise et d'étonnement.

Voilà la voiture lancée sur l'autoroute, elle file, de plus en plus vite, double tout le monde, à gauche, à droite, les usagers sont surpris, certains terrorisés de voir le véhicule fou se ruer sur eux et les éviter à la dernière seconde.

À un moment la voiture est prise en chasse par des motards mais elle roule encore plus vite, les motards s'avouent vaincus et appellent leur chef :

— Chef, Chef, on a vu passer une soucoupe volante, elle s'est échappée de l'observatoire de la Cité des Sciences.

Réponse du chef-flic :

— Rattrapez-la tout de suite et ramenez-la à la Villette.

Réponse du flic tout court :

— OK Chef on y retourne.

Les motards se lancent à nouveau sur la route, la voiture et l'esprit ne les ont pas attendu.

On décide en haut lieu de faire appel à un hélicoptère.

Pendant ce temps notre véhicule fonce vers le nord-ouest par l'autoroute, il est stoppé par la mer. Normal, chaque continent finit à la mer. Ce jour pas l'humeur à se baigner mais traverser et explorer d'autres horizons. Quoi de plus naturel pour traverser la Manche que le ferry ? C'est rapide, pas cher et quoi ?

On arrive, la voiture quitte le navire et surprise, tout le monde se trompe de côté pour rouler, tout le monde roule à gauche, c'est vrai, on est en Angleterre ! il faut s'habituer à se faufiler à gauche et dans les rues de Londres avec ses autobus rouges à étages et des gens qui te regardent de haut.

Visite de la ville, les places, les palais, les ponts, la Tour, la Tamise.

Le tourisme c'est fatigant à la longue, je ne parle même pas des musées où la voiture n'a pas pu entrer mais l'Esprit-chauffeur oui et il a beaucoup aimé. Esprit invisible mais voiture bizarre, tout le monde la regarde, tout le monde s'étonne, pose des questions.

À la longue ce n'est plus drôle de voir des enfants s'installer et jouer dans une voiture sans toit, de voir des gens se masser autour de cette chose que les gens appellent épave.

La nuit porte conseil et des solutions.



Le matin, le vacarme de la ville, l'esprit a réfléchi :

— C'est décidé je retourne à l'usine.

L'Esprit cherche et trouve l'usine la plus proche et y va à toute vitesse avec son tas de ferraille.

Sitôt placé sur la chaîne une nuée d'ouvriers se précipite : un capot, un toit, des fauteuils très doux, un volant, la radio, les phares, le klaxon, un bouchon en or, c'est le luxe ! vous l'avez deviné on est dans l'usine Rolls-Royce et notre voiture se fait habiller comme un prince. La chance lui sourit. Ce modèle est spécialement construit et bichonné pour sa Majesté la Reine d'Angleterre. Dehors il ressemble à une voiture et de l'intérieur c'est un carrosse à qui il ne manque que les chevaux mais chut ! la reine ne le sait pas.

Dès lundi matin le véhicule est livré à sa destinataire et réceptionné par le chauffeur de la reine.

Tous les matin à dix heures pile, la reine sort de Buckingham Palace, s'installe dans son carrosse à moteur et se fait conduire chez Fortnum & Masson, son salon de thé londonien préféré.

Elle est attendue, son couvert est mis, les serveurs s'affairent autour d'elle pour perpétuer la tradition du breakfast royal. Des Muffins-Creamcheese, deux œufs mollets cuits pendant exactement trois minutes, vingt-deux secondes et trois dixième, pile le record du monde établi en l'an mille neuf cent un par la reine Victoria pour se faire cuire un œuf.

La reine descend de son carrosse, elle va droit à sa table, à son arrivée les gouteurs goutent les muffins, les œufs, le thé et le creamcheese, on attend un peu, ils ne sont pas foudroyés, la reine s'installe et déguste. A onze heures tout est fini, sa Majesté se lève, salue et remonte dans son carrosse et retrouve Buckingham, ses chevaux et ses chiens.

La voiture accepte le sort qui lui est réservé, elle est tenue propre, ne travaille pas beaucoup, a de belles fréquentations. L'Esprit moins, il s'ennuie avec ces gens un peu guindés pour ne pas dire empotés, tous les jours le même trajet, à la même heure, sans surprise.

Ce matin-là une heure avant le réveil du chauffeur de la reine, l'Esprit

Il lui vient une idée : faire une farce.

subtilise la Rolls-Royce royale. Il quitte discrètement le parking, roule le long de la Tamise et se gare devant Fortnum & Masson à dix heures pile. Au fur et à mesure que le petit déjeuner majestueux arrive l'Esprit changé en Reine avec couronne et sceptre, subtilise tout et fait croire que l'appétit de la reine est le responsable.

À Buckingham c'est l'émoi, le carrosse de sa majesté a disparu. On s'affole, on téléphone chez Fortnum & Masson, ils sont formels : sa Majesté est bien passée, elle a bien mangé et on a bien vu la Rolls Royce. À Buckingham sa Majesté a faim ! elle affirme n'avoir pas quitté son palais ce matin. Un caprice sans doute. La reine a tous les droits, on repart au salon de thé.

En route notre esprit se permet des familiarités avec la reine : il lui

parle, il lui pose des questions, lui raconte sa vie d'esprit- chauffeur, lui demande comment c'est d'être reine des Anglais.

**La reine en perd sa couronne !
On lui a parlé comme à un humain, elle jubile,
c'est la première fois de sa vie.**

Elle arrête le carrosse, descend et va s'asseoir près du chauffeur, lui demande son nom, s'il a une famille. Elle est curieuse et s'enquiert du protocole chez son chauffeur.

Le chauffeur lui répond poliment, gentiment, lui explique qu'il n'est qu'un robot qui effectue tous les jours les mêmes gestes ou presque et qu'il meurt d'envie de faire des fantaisies.

La reine avoue :

— Moi aussi !

Alors OK on y va.

D'abord se faire discrets : rouler comme ça en Rolls ça attire le regard.

— Vous faites du vélo Madame la Reine ?

— Oui.

En un clic la voiture se transforme en deux bicyclettes, la reine retire sa couronne, son chapeau, sa robe se transforme en tenue de cycliste, le chauffeur fait de même mais oublie de retirer sa casquette officielle. Voilà notre couple semi-royal à vélo sur les routes du royaume, on roule, on tombe, on se ramasse, on s'arrête pour pique-niquer, se baigner dans les ruisseaux, c'est la liberté.

Pour la reine plus de protocole, plus de cérémonial, elle mange le poulet avec les neuf doigts, se met le dixième dans le nez, adopte pour la journée l'accent Cockney.

Quel bonheur ! le plus beau jour de la reine. L'esprit a quant à lui débranché tous ses circuits ne reçoit plus aucun ordre et improvise. Nos deux comparses passent ainsi la journée coupés du monde, injoignables. Pour midi ils choisissent un pub pour manger un *fish and chips* arrosé de bière comme ça *incognito*. Pour payer pas d'argent ni carte de crédit mais ils se font transparents, quittent le pub et disparaissent à vélo. Tous les jours se terminent par le soir, c'est la règle. Il faut se mettre à l'abri ou alors faire comme les mauvais garnements courber la tête et rentrer discrètement à la maison. Le couple semi-royal opte pour cette solution.

D'abord transformer deux vélos en carrosse à moteur, remettre sa livrée de chauffeur, remettre sa robe royale, son chapeau et ses gants.

En route donc vers Buckingham la radio annonce l'état d'urgence dans tout le royaume : La reine d'Angleterre a disparu.

Il faut impérativement la retrouver et vite car elle doit anoblir... son fidèle chauffeur. Plus le temps de se promener il faut rentrer.

La Rolls royale franchit les grilles de Buckingham, l'esprit-chauffeur dépose sa royale passagère et disparaît pour faire place au fidèle John, chauffeur de sa Majesté depuis 1953.

L'histoire n'est pas terminée : le carrosse est virtuel, le chauffeur est mixte et plus personne au palais ne sait qui est qui, quant à la reine elle vieillit et tout peut encore changer.

